

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 80 (1992)

Heft: 1

Artikel: Les nouveaux masques de l'antiféminisme

Autor: Chaponnière, Martine

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-279880>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

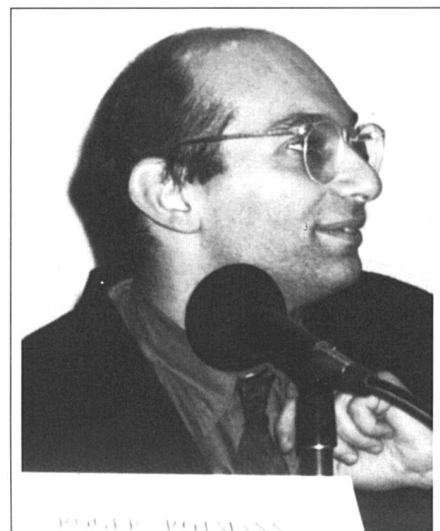


Les nouveaux masques



Elisabeth de Fontenay:
«Nous avons invité celles et ceux qui croient encore aux droits de la personne humaine.»

de



Roger Rotmann:
«Analyser les contre-vérités de la postmodernité.»

l'antiféminisme

*Une fois n'est pas coutume,
Femmes Suisses vous propose ce mois-ci, en guise de dossier, une réflexion théorique sur l'antiféminisme contemporain.
Accrochez-vous, et suivez la guide...*

Il fallait montrer patte blanche au Centre Georges-Pompidou, à Paris, le dernier week-end de novembre, pour participer aux deux jours de colloque sur «Les formes nouvelles de l'antiféminisme contemporain». Etre dûment munie, autrement dit, de son carton d'invitation, les inscriptions tardives n'ayant pu être prises en compte faute de places en nombre suffisant dans la grande salle de Beaubourg. Colloque d'initiées? Oui et non selon qu'on examine le thème traité (la postmodernité) ou le nombre de participant-e-s (quelque 700 inscrit-e-s).

Au départ, une constatation tristement banale: le féminisme, c'est ringard. Pour Roger Rotmann, organisateur du colloque avec Elisabeth de Fontenay, l'explication est à chercher autant du côté des faux-semblants des acquis féministes (maintenant que l'égalité est «réalisée», que veulent-elles de plus?) que dans ce qui définit la postmodernité: une certaine méfiance à l'égard du progrès, tout d'abord, les féministes voulant faire le bonheur des gens, alors même que la recherche du bonheur, irrémédiablement associée au progrès, devient, par là même, suspecte; un anachronisme, ensuite, par rapport à l'individualisme triomphant d'aujourd'hui: quelle idée

de vouloir encore résoudre collectivement des problèmes de société? Anachronisme, encore, ou, plutôt, désuétude, dans la mesure où le féminisme aurait vécu, le culte du nouveau en ayant ainsi décidé. La «vérité féministe» a bien du mal, en effet, à tenir debout face à la multiplicité séductrice et sans cesse renouvelée des contre-vérités antiféministes.

C'est de ces «contre-vérités» que le colloque aurait dû traiter, c'est de cela que nous avons parlé, en partie. Car il est bien difficile de faire le point sur l'antiféminisme sans faire en même temps le procès du féminisme lui-même. Reste à savoir si le premier s'installe dans les failles théoriques du second ou si, au contraire, les stratégies de l'antiféminisme ignorent purement et simplement, au bout du compte, celles de la pensée qu'il combat.

Un programme alléchant

Si cinq Suissesses ont pris la peine de faire le déplacement dans ce tout-y-va du féminisme français, c'est que Paris vaut



toujours un prétexte de s'y rendre et qu'ici le prétexte était prometteur. «Parmi les orateurs et oratrices possibles, nous avons sélectionné des personnes qui croient encore en les droits de la personne humaine, en la démocratie, au politique, et aux luttes sociales» nous a dit Elisabeth de Fontenay. Sans doute est-ce la raison pour laquelle les représentantes de Psychépo (lisez: «Psychanalyse et politique»), tendance numériquement très minoritaire mais majoritaire-

pouvoir suivre un colloque sur les nouvelles formes de l'antiféminisme contemporain sans s'être préalablement approprié tout Derrida. Et je répète «notions», car la philosophie postmoderne baigne dans un flou conceptuel et généalogique tel qu'il est difficile de penser que nous donnons tous le même sens au même terme. Idem pour le déconstructionnisme, pierre d'angle de la postmodernité. Il me faut donc donner – même si c'est grossier, schématique et, à cause du flou que je viens d'évoquer, personnel – quelques mots d'explication avant d'entrer dans le vif du sujet.

Quand les lumières marchent à l'ombre

Emboitant le pas à Nietzsche, sacré premier penseur «postmoderne», les philo-

sophes dits postmodernes récussent les fondements de la pensée philosophique moderne héritée des Lumières, pensée absolutiste dans la mesure où elle croit à une Vérité, pensée dualiste fondée sur des oppositions constitutives de notre façon de connaître (rationnel/irrationnel, nature/culture, sujet/objet), pensée rationaliste qui accorde la primauté à la raison dans la recherche de la vérité, pensée essentialiste, enfin, qui s'appuie sur une nature de l'homme (et, surtout, quoiqu'accessoirement mais avec d'incommensurables effets, de la femme). Ainsi, les postmodernes, même si certains, comme Foucault, refusent d'être ainsi étiquetés, mettent en avant une philosophie relativiste, plurielle, qui déconstruit les définitions de «la vérité» telles qu'elles ont structuré les discours parvenus jusqu'à nous.

La postmodernité se meut dans un flou conceptuel et généalogique, disais-je, parce que ses adeptes se réclament de plusieurs auteurs dont aucun n'avait prévu qu'il serait amalgamé aux autres pour donner naissance à la méduse postmoderne, avec son noyau dur anti-universaliste, et ses multiples tentacules gluants et mous. En France comme aux États-Unis, c'est principalement à partir des œuvres de Jacques Derrida que s'est consti-

tuée la philosophie de la postmodernité, et, avec Foucault, tous deux ont également fortement influencé certains courants de la théorie féministe, que ceux-ci se réclament ou non du déconstructionnisme. Aux États-Unis, on peut au moins identifier un pape de la postmodernité, Richard Rorty, lequel veut prolonger la pensée des «trois philosophes les plus importants de notre temps»: Wittgenstein, Heidegger et Dewey.

Je est féminin

Intelligente, claire et brillante, comme d'habitude, Françoise Collin a attiré l'attention sur quelques dangers, pour l'action féministe, de la revalorisation du féminin telle qu'elle apparaît dans certains discours philosophiques postmodernes. La mise en question de la maîtrise humaine sur le monde par la connaissance a été explicitement liée, chez Derrida, à la mise en question de la maîtrise phallique. D'où un déplacement des caractéristiques véritablement humaines, qui ne sont plus associées à un tout monolithe viril, ni même prétendument neutre, mais, au contraire, métaphorisées comme «féminines», en ce qu'elles fragmentent, déconstruisent, résistent à ce qui se présente comme unité. Collin relève cependant que ce féminin, même s'il est «linguistiquement prélevé sur les femmes, n'est toutefois pas pris comme une qualification propre aux seules femmes, mais comme la qualification de l'être-au-monde véritablement humain».

Contrairement aux féministes, donc, qui lient la défense du féminin aux femmes elles-mêmes, ces philosophes détachent le masculin et le féminin de leur inscription dans des corps sexués. Nous assistons ainsi à une illusion, où tout laisse à croire qu'on parle ici des femmes, alors qu'il n'en est rien, et que ce n'est d'ailleurs sans doute



Marie-Jo Dhavernas: «Attention à la dérive des mots!»

ment traumatisante dans le féminisme parisien, étaient remarquablement absentes tant sur l'estrade que dans le public.

La plupart des oratrices étaient des figures connues du féminisme francophone, telles Françoise Collin, fondatrice des Cahiers du Grif, Geneviève Fraisse, auteure de nombreux écrits sur les droits des femmes dans l'histoire, les philosophes Michèle Le Dœuff et Marie-Jo Dhavernas, ou encore Liliane Kandel, responsable des «Chroniques du sexisme ordinaire» dans les Temps modernes. Pour elles comme pour les autres oratrices, comme pour le public aussi, auquel furent réservés de longs temps de parole, la difficulté majeure fut de lier théorie et pratique, ou, plutôt, de ne pas, comme l'a dit encore Elisabeth de Fontenay, «se limiter dans l'avancement théorique par le simplisme des mots d'ordre de la pratique, même s'ils sont encore hélas nécessaires».

Nous voilà prévenues, nous allons donc donner dans la théorie, qui plus est, dans ce qu'elle a de plus modiche, et donc de plus enthousiasmant pour les un-e-s, de plus repoussant pour les autres. Car c'est autant sinon plus de la postmodernité qu'il a été question tout au long de ces deux jours que du féminisme et de ses adversaires. La plupart des oratrices étaient des philosophes, et bon nombre d'entre elles présupposaient dans le public un minimum de notions sur le phénomène postmoderne.

Je dis bien «notions», car mise à part la rapide présentation du colloque par Rotmann et les quelques indications qu'il a données pour cerner a contrario la postmodernité, personne n'a vraiment pris la peine d'éclairer la lanterne des malheureuses, dont j'étais, qui avaient naïvement pensé



Les figures les plus connues du féminisme francophone. Ici, de gauche à droite: Liliane Kandel, Jacqueline Lichtenstein et Geneviève Fraisse

pas non plus le propos. La mise en évidence d'un «bon» féminin dont les hommes peuvent se parer à leur convenance, élude le fait que les hommes et les femmes se situent dans des rapports sociaux de sexes, et que le féminin et le masculin, si épurés



soient-ils des corps qui les habitent, sont traversés par une relation de l'un à l'autre que l'on peut nommer sexisme. Marie-Jo Dhavernas a relevé avec la même pertinence la dérive des mots, faisant la critique de ce qu'elle appelle le féminisme «identitaire» (que nous appelons en Suisse plutôt «féminisme de la différence»), montrant comment ce courant a remplacé l'opposition entre valeurs patriarcales et valeurs féministes par celle entre valeurs masculines et féminines, vidant ainsi l'opposition de son contenu politique et, j'ajouterais, de sa teneur herméneutique. «Le danger du discours postmoderne d'aujourd'hui est de se draper dans une généralité qui évite de nommer les acteurs d'un débat» a conclu Françoise Collin.

La maternité éternelle

En argumentant que l'amour qui unit la femme à l'enfant peut être le même, dans sa qualité du rapport à l'autre, chez une mère pour son propre enfant que chez tout être humain, homme ou femme, avec ou sans enfants, pour un enfant qui n'est pas le sien, Danielle Sallenave traverse elle aussi la différence des sexes dans ce qu'elle a de plus irréductible: la maternité. S'il est une chose que le colloque a montrée, c'est que la maternité continue d'être une des pierres d'achoppement du féminisme. C'est le dernier essai de Tzvetan Todorov, *Face à l'Extrême*, qui a été pris comme objet de critique de l'utilisation de la maternité dans le discours d'aujourd'hui. Pourquoi la position de Todorov vaut-elle comme signe d'une mutation du discours? Cela n'a pas été dit mais il faut croire que la réflexion de cet auteur est considérée comme significative d'une nouvelle forme de l'antiféminisme contemporain puisque deux oratrices, Elisabeth de Fontenay et Danielle Sallenave, l'ont longuement commentée.

Une colère contenue – ou est-ce plutôt une souffrance? – marquait ces deux exposés. Elisabeth de Fontenay n'a pas eu de mots assez durs pour qualifier ce «vieux nouveau modèle de la maternité»: archétype matriciel, hégémonie utérine, despotisme maternel, ordre hystérique, aeternum ventrum... la vertu, autrefois virile et héroïque, le cède, chez Todorov, à la sollicitude maternelle. La «partitutura» donnerait l'exemple du salut face au totalitarisme, la maternité est érigée en fondement de la morale. Voilà que l'homme moral est une femme, une mère, comme l'a dit aussi Sallenave, par un processus de travestissement que l'on peut rapprocher, je pense, de celui décrit par Françoise Collin pour le philosophe.

Curieusement, ce colloque si «in» sur le plan intellectuel, débattant des derniers avatars de la philosophie comme d'un sujet familier à tous, a commis quelques dérapages lorsque fut traitée l'action féministe elle-même. Jacqueline Lichtenstein et Alain Finkielkraut se sont tous deux émus de la tournure prise par le féminisme universitaire américain, en particulier la dénonciation tous

azimuts de la phallogocratie des auteurs au programme dans les facultés de littérature. Lichtenstein a décrit la critique littéraire féministe américaine comme l'orchestration d'un procès de la littérature, avec toute la batterie déployée en telle occasion: avocats, juges, procureurs, pièces à conviction, témoins, plaidoiries, mises à l'index, et j'en passe. Cette démarche a un nom, qui est le «féminisme criticiste», fortement influencé par les déconstructionnistes français, ainsi que par Julia Kristeva, Luce Irigaray et Hélène Cixous, d'où la conclusion pour le moins hâtive de Lichtenstein: «La critique contre le féminisme criticiste est antithéorique, antifrançaise et antiphilosophique.»

Cela n'a pas le moins du monde gêné Finkielkraut, français et philosophe, pour mettre en garde son auditoire contre le rituel des procès intentés par les féministes littéraires américaines contre notre patrimoine culturel. Dans une belle apologie des lettres, Finkielkraut a redéfini le statut de la littérature, cette «raison pratique», et «son effort constant pour ruiner la maîtrise, pour défaire les systèmes, et pour nous désapprendre sans cesse ce que la méthode nous apprend, à savoir confondre le monde de la vie avec le monde de la précision».

Que cette capitale distinction entre les deux formes de connaissance que nous proposons respectivement la science et la littérature doit être gardée à l'esprit de façon permanente, j'en suis convaincue.

Et le sexisme, alors?

Ce que je regrette, c'est que ni Finkielkraut, moins encore Lichtenstein, n'ont tenté de comprendre l'esprit ni l'histoire de ces «procès». Ils s'intègrent dans le développement d'une pensée féministe théorique qu'on ne peut pas réduire à ses seuls excès, si excès il y a. La critique du sexisme, où qu'il se niche, reste à mon sens un passage obligé pour élaborer, selon l'expression de Colette Guillaumin, «la carte de l'oppression». Il m'aurait semblé plus intéressant, finalement, d'analyser la signification théorique et pratique de vrais procès, sur le harcèlement sexuel (affaire Thomas) ou sur le viol (affaire Kennedy-Smith) par exemple, dont l'ampleur médiatique qu'ils ont prise aux Etats-Unis permet de penser qu'ils auront une répercussion certaine quoiqu'inconnue dans son contenu, sur les rapports de sexes. Et si je prends ces exemples, c'est parce qu'ils mettent en jeu toutes nos représentations, nos fantasmes et nos désirs par rapport à la sexualité, et que celle-ci reste le noyau de la difficile et

contradictoire articulation des rapports hommes/ femmes.

Et puisque j'en suis aux procès et aux regrets, je mentionne encore qu'il m'a semblé dommage qu'un colloque sur les nouvelles formes de l'antiféminisme contemporain privilégie de façon aussi massive le rôle de la morale face à celui du droit. Dans ce domaine, deux exposés étaient prévus, un seul a été lu, l'orateur censé traiter des «fantasmes d'un monde sans sexe en droit» n'ayant pu être présent.



Michèle Le Doeuff: «Vouloir le bonheur, ce serait désuet».

Impossible, dans l'espace qui m'est imparti, de rendre compte de la richesse, des frustrations et des prolongements possibles d'une telle manifestation. Impossible, notamment, de rendre compte de la conférence passionnante et drôle (ça a fait du bien) de Michèle Le Doeuff, qui a osé commettre l'anathème postmoderne de parler du bonheur.

Un colloque ascétique

Quant à l'organisation générale de ce colloque, il faut saluer ici les efforts d'Elisabeth de Fontenay et de Roger Rotmann, qui ne se sont pas contentés de réunir des personnalités autour d'un thème plus ou moins vague, mais ont pris la peine de bien le délimiter et d'organiser les exposés en fonction d'une cohérence préalablement réfléchie. Dommage seulement qu'aucun moment convivial n'ait été réservé pour faire connaissance, ou ne fût-ce même que pour souffler après la lecture – je dis bien la lecture – de certains exposés. Qu'a donc bien pu motiver cette ascèse? Danielle Sallenave a rappelé que Virginia Woolf constatait avec regret, dans *Une Chambre à soi*, que vins fins et savoureux cigares faisaient partie du dîner normal des jeunes universitaires anglais, alors que dans les collèges féminins, les femmes devaient se contenter d'une méchante soupe et d'un broc d'eau. Nous n'avons fait là que poursuivre la tradition (95% de femmes parmi les orateurs comme dans le public), mais sans eau. De quoi méditer sur les vertus féminines quand elles sont portées par les femmes...

Martine Chaponnière